

SECRETS DE VIOLONS



**HERVÉ
MESTRON**

Herve Mestron

Secrets de violons

© Herve Mestron, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0835-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

1550. Palazzo della Magnifica Patria

Les violonistes de passage espéraient toujours une rencontre avec le grand maître. Parfois l'unique objet de leur voyage tenait en la commande d'un instrument. Le Cercle des virtuoses était avide de dimension sacrée. On racontait que Gasparo utilisait des principes alchimiques pour concevoir ses chefs-d'œuvre et qu'un lointain secret était à l'origine de ses créations.

Pourtant, les amateurs du mystère musical hne s'intéressaient pas encore sérieusement au violon. Celui-ci arrivait loin derrière la viole et le luth. Mais dans un songe, Gasparo avait entendu un son, mieux encore, une sensualité humaine, accordée en quintes. Pour lui, un violon devait représenter à la fois le ciel et la terre, rivaliser avec la puissance des cornets mais aussi révéler l'infinie douceur de l'être. Certaines cours n'autorisaient pas encore les violonistes à pénétrer le royaume de la musique sérieuse et les femmes avaient interdiction d'y toucher. Toutefois dans les villes où l'art battait son plein, le violon parvenait à s'imposer. Gasparo pensait qu'il jouirait d'ici peu de son entière légitimité.

Il avait expliqué au prêtre qu'il recherchait dans le violon la joie perdue d'Ida, son regard lumineux, sa beauté primordiale. Chaque instrument qu'il façonnait depuis des années tentait de la ressusciter. Chaque violon se voulait une facette d'Ida, une expression d'Ida, un sourire d'Ida, qui souffrait d'un mal incurable dont il ignorait le nom et l'origine.

Gasparo dormait déjà comme un bienheureux. Il partait le lendemain pour un long voyage à travers l'Europe où il devait présenter ses violons. Il avait accepté plusieurs commandes et confirmé qu'il s'occuperait en personne du réglage des instruments. Ida le regardait dormir. Elle lui en voulait de ce qu'il lui avait dit avant de s'écrouler, bras en croix, à même le drap du palais frappé du blason des trois épis de blé. Ida s'interrogeait sur les mots intenses qu'il avait prononcés durant leur étreinte. Subitement son corps s'était tendu. Les phrases avaient figé son sang. Tout en la couvrant de baisers, le souffle court, son époux avait murmuré : « J'ai prié pour que cette nuit nous apporte l'aube du bonheur que nous méritons. Un ange m'a chuchoté qu'à mon retour, tu serais là, avec notre enfant dans les bras. Après mon départ, tu surveilleras ton ventre et constateras

combien celui-ci se transforme pour accueillir la pleine lune. »

Et puis il avait fermé les yeux avec un sourire radieux. Ses narines palpitaient comme celles d'un étalon venant de transmettre le secret de la vie. Depuis la douceur de ce moment intime avec Gasparo, Ida ressentait à nouveau cette pesanteur liée à la lumière maternelle. Après tant d'essais infructueux, elle ne croyait plus au miracle. Ses doigts maculés de sang menstruel, elle les suçait comme on avale un poison, en secret, les pupilles inondées de larmes. Elle avait honte. Dans les bras de son époux, elle était devenue un glacier infertile et elle décevait son père qui avait accepté leur mariage.

Gasparo partait dans quelques heures pour une très longue période, le temps d'une grossesse avait-il dit. Ida sortit sous la pluie. Elle avait envie de marcher pieds nus jusqu'au bout de la nuit et se perdre. Elle revint cependant, les cheveux ruisselants, et c'est à ce moment, dans la note bleue de la nuit, qu'elle entendit la voix de Saberta, la gouvernante vivant à demeure.

Ida ne l'appréciait pas. Elle se sentait observée, jugée par cette paysanne que Gasparo lui avait imposée pour la décharger des tâches quotidiennes. Elle sait tout de moi, songeait Ida. Et moi je ne sais rien d'elle. Lorsqu'elle pénétra dans la pièce, Saberta était assise. Un bol était posé sur la table, devant elle. Des feuilles de décoction flottaient à la surface du liquide brûlant. Ce n'était pas la première fois qu'Ida percevait ce bouquet si particulier dans les appartements des domestiques. Enfant, lorsqu'elle s'aventurait dans les quartiers du personnel, ces vapeurs douces-amères lui retournaient le cœur. Plus tard, elle avait appris qu'il s'agissait d'une préparation conçue à base d'hellébore noir, pulpe de coloquinte et de fiel de taureau, destinée à favoriser l'élimination d'un fœtus. Cela ne fonctionnait pas toujours et certains enfants naissaient malgré tout, avec des malformations.

La domestique demandait pardon sans cesse, regrettait d'avoir écouté les sirènes de Satan, mais la solitude était grande avec cette chose dans le ventre. Des sanglots hachaient ses paroles. Ida la regardait durement. Comment osait-elle alors que d'autres femmes ne pouvaient pas avoir d'enfant ? Elle faisait du palais un lieu à jamais souillé par le diable.

Ida était tiraillée entre la jeune fille qu'elle avait été et la femme puissante qu'elle était devenue. Puissante mais stérile, et si Saberta n'avait pas été la gouvernante du palais, elle aurait certainement fait preuve d'empathie. Mais

pour l'heure, cela était inconcevable.

— Quelle femme es-tu ? demanda-t-elle froidement. Dieu doit souffrir de honte de t'avoir donné la vie.

La domestique releva fièrement la tête :

— N'a-t-il pas honte d'avoir créé des hommes qui réfléchissent comme des taureaux ?

— Quelle arrogance ! De quel droit me parles-tu sur ce ton ? Si tu cachais ta gorge quand tu sors, tu ne rencontrerais pas ce genre de problème. On peut dire que tu sais attirer les ennuis. On ne réfléchit pas, on cause dans le vide, on batifole, et puis on se débarrasse discrètement du polichinelle dès que l'affaire tourne au vinaigre. Ton cœur est aussi dur que le marbre de Ferrare. Je ne sais pas ce que je vais faire de toi.

— Je vais partir, ne vous inquiétez pas.

Ida pensa à Gasparo qui lui aurait certainement dit : « Tu devrais la soutenir plutôt que la condamner. Écoute plutôt ton cœur et ta conscience au lieu d'obéir aux lois du seigneur. Elles ne sont pas toujours bien faites, certaines nécessitent aménagements et améliorations, voire des refontes totales... » Comme tout cela était indigne d'elle. Comme tout cela était humiliant.

— Réponds franchement, as-tu bu de cette décoction ? Parce que les choses peuvent peut-être encore s'arranger. Je pourrais par exemple trouver une nourrice qui accepte d'adopter ton enfant contre une dot.

— Je n'ai pas d'argent.

— Je paierai pour toi.

— Madame...

— Je veux savoir si tu en as bu.

— Non, madame...

— Parfait. Alors va te coucher maintenant, nous reparlerons de tout cela demain.

— Madame ?

— Quoi encore ?

— Je vous suis redevable à vie.

— Si c'est pour te perdre dans des discours larmoyants, je préfère que tu regagnes ton lit. Allez, le jour ne va pas tarder et Gasparo doit être déjà en train de préparer les chevaux. Ah, Dieu, quelle solitude va s'abattre sur moi !

Elle se souvenait de chaque soupir dans la brume matinale. Les deux femmes avaient peut-être atteint une sorte de complicité mais Ida n'avait pas souhaité reprendre la conversation. Elle se cachait pour observer le comportement de la gouvernante. Sa démarche était de plus en plus légère à mesure que son tour de taille s'épanouissait et que sa carnation devenait plus opaline.

Un matin la gouvernante rompit la glace alors qu'Ida traversait la roseraie, un pied devant l'autre, bras tendus de chaque côté, comme en équilibre sur un muret imaginaire.

— Madame ?

— Oh, tu m'as fait peur, qu'est-ce que tu veux ?

— C'est par rapport à la nourrice.

— J'ai trouvé quelqu'un de bien que je te présenterai bientôt, mentit Ida.

— Non, je ne préfère pas savoir.

— Seigneur, tu as des préférences, parlons-en !

— C'est-à-dire que je préfère ne pas savoir de qui il s'agit.

— Tu as raison, la discrétion est de rigueur. C'est pour cela que j'aimerais que tu restes maintenant dans tes appartements. Sinon les autres domestiques vont vite comprendre et toute la vallée sera au courant. Tu en as parlé à quelqu'un ?

— À personne, madame.

— Désormais, c'est moi qui t'apporterai tes repas. Plus tard, personne ne devra savoir que tu as confié ton enfant à une nourrice, sinon la mauvaise réputation s'abattra sur tes épaules. Plus aucune maison ne voudra t'employer. Tu seras maudite. Allez, je ne veux plus te voir mettre le nez dehors. Toute cette

humidité n'est en plus pas très bonne pour ce petit cœur qui bat à l'intérieur de ton ventre.

II

Ida ne savait plus comment l'idée était arrivée. Un soir, alors que son regard sondait les crêtes de sa solitude, elle avait senti un crépitement dans son ventre. Quelque chose qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait jusqu'alors et qui ébranlait ses convictions les plus intimes. Des projets fous lui traversaient la tête, des images radieuses, inconvenantes et inimaginables, mais qui la bouleversaient. C'était une nuit parcourue d'éclairs éveillés, de sursauts, de douleurs à l'estomac tellement la vibration était intense et soutenue. Son esprit disait non mais son corps criait oui. Sa raison battait en retraite. Au petit matin, sa résolution était prise, il ne pouvait y avoir d'autre issue que celle qui avait jailli durant cette nuit blanche. Rien n'avait jamais été si fort que cet instant où elle avait pressenti la transformation qui allait ébranler sa vie. Mais rapidement, après son euphorie, sa conscience se heurta à une barrière de réalités. Comment envisager un tel canevas ? Elle devait créer une stratégie pour rendre son projet réalisable. Son destin en dépendait comme celui du palais tout entier.

Après cette nuit où elle avait ressuscité, morte de ce sang qu'elle avait trouvé une fois encore dans son linge de corps, Ida vécut la grossesse de Saberta comme s'il s'agissait de la sienne, avec un intérêt déraisonné. Il n'y eut pas un jour où elle ne posa pas la main sur ce ventre qui irradiait en s'arrondissant. Peu à peu, Ida sentait une présence à l'intérieur. Alors elle lui parlait, elle était seule avec lui, ignorant presque la présence de la domestique. Ses yeux restés fermés pendant les caresses d'Ida sur son nombril. La gouvernante ne faisait pas un geste. Mais un soir, brisant le silence, elle demanda :

— La nourrice est toujours d'accord ?

— Oh oui, répondit Ida, elle attend mon argent avec impatience.

Une larme perlait sur la pommette de la gouvernante. Ida regretta ses paroles. Elle lui en voulait d'être là, de porter l'enfant, de ne pas disparaître enfin. Pourtant, du matin au soir, elle la surveillait et Saberta ne pouvait pas faire un pas sans qu'elle soit derrière elle, prête à intervenir à la moindre défaillance. Ce qui se produisit quand la domestique, à la suite d'abondantes pertes de sang, dut rester allongée durant les dernières semaines. Ida était dans tous ses états et priaît pour que l'enfant survive. Elle y tenait déjà comme à la prunelle de ses yeux. Ils s'étaient parlé pendant des mois, elle et lui. Elle avait senti son pied qui poussait contre les parois du ventre, comme s'il était pressé de la rejoindre.

Ida s'habillait comme Saberta, dans une soie ample et colorée. Elle se parlait devant le miroir, comment une mère s'exprimait-elle ? Elle avait attaché un coussin sous sa robe et son ventre proéminent accentuait la cambrure de ses reins. Elle se trouvait infiniment belle. Je suis ce que je suis devenue, songeait-elle, Dieu m'a enfin rendu grâce : j'attends un enfant. Il est là, très près et très loin. Gasparo n'est pas seulement doué pour construire des violons, il me fait aussi des enfants magnifiques, à moi, la mère infaillible...

Sous un soleil zénithal, Ida traversa la place du village, fière d'exhiber son ventre rond. On lui disait que la grossesse lui allait bien au teint, qu'elle n'avait jamais été aussi resplendissante car elle était faite pour enfanter, cela crevait les yeux. Ida aurait tant voulu que Gasparo soit là, accroché à son bras, il aurait bombé le torse pour être à la hauteur.

Ida surveillait sa démarche pour ne pas donner l'impression de courir, comme elle le faisait souvent pour échapper aux sollicitations des villageois. Elle avait tellement observé Saberta qu'elle l'imitait parfaitement dans ses mouvements souples et un peu lourds. Elle avait l'impression d'être redevenue une petite fille adoptant les mimiques d'une adulte. Elle trouva cela si grisant qu'elle refit plusieurs fois le tour de la place sous les arcades, et s'arrêtant encore plus que nécessaire devant les échoppes qui autrefois la laissaient indifférentes.

Son père, de visite au palais, ne cacha pas sa joie en découvrant la grossesse de sa fille. « Il était temps, dit-il, nous commençons à nous impatienter. » Ida évoqua ses nausées et vertiges et aussi son écœurement face à certaines odeurs de cuisine. Elle racontait cela avec beaucoup de naturel. Son père parlait déjà de la fête, quelque chose de grandiose, avec la présence de personnalités, trois jours de ripaille pour le peuple, une messe donnée par l'évêque du diocèse, une nouvelle page de la famille était en train s'écrire. Comme sa fierté était belle à voir ! Il était reparti le cœur en joie, pressé de répandre la nouvelle. Ida ne l'avait jamais vu si enthousiaste avec elle. Elle prenait une importance inédite par le simple fait de devenir mère. Au moment de lancer les chevaux, son père s'était retourné une dernière fois :

— J'imagine la joie de notre Gasparo. Son fils tant attendu arrive au moment où lui-même revient de voyage. Infinie grâce divine !

L'air était saupoudré de particules brillantes. Ida laissa dériver son regard. Les chevaux s'éloignèrent sur le chemin et elle se toucha le ventre, repoussant les